

LES BLANCS PUBLICS

Marion Renauld / avril 2016

1.

Avant même que l'histoire ne commence, nous espérons : être surpris captivés bouleversés rire pleurer comprendre et ne plus rien comprendre, sentir uniquement, être comme on y serait en vrai, dans l'aventure et le tourbillon. Nous voudrions de l'amour et de la colère, des farces, des tas de beautés nobles et des contrastes avec la vie, des combats qui finissent par pendre les fâcheux et honorer les justes, des idées incroyables des voies de sortie des chairs qui s'enlacent, des consolations, des appels à la joie et des blessures qui guérissent d'un seul claquement de doigts, trois coups, la certitude de nous plaire là où nous sommes encore longtemps.

2.

Avant même que tout commence affluent les images. Comment est le monde et puis ta redondante réalité, ronflante odorante vibrante. J'imagine ce que tu n'es pas, toi qui es ici : enfant des rues de Rio, acteur de films porno, commandant de marine marchande ou fille de Bangkok la « *ville des anges, grande ville, résidence du Bouddha d'émeraude et ville imprenable du dieu Indra, grande capitale du monde ciselée de neuf pierres précieuses, ville heureuse, ville généreuse* », et pâtre d'Irlande, membre de la tribu Zoé d'Amazonie qui ne connaît pas le

couteau, maire d'un village en Bulgarie. Toi tu tiens dans tes mains l'objet sur lequel tu peux lire que « tu tiens dans tes mains l'objet sur lequel tu peux lire que « tu tiens dans tes mains l'objet sur lequel tu peux lire que si, par intrusion paradoxale, je ne cesse de me répéter, jamais ne bifferont les guillemets qui finissent l'affaire ». Lointaines sont les images ailleurs qu'au quotidien.

3.

L'histoire est lancée du côté du banc. Sorte de transport immobile et pause dans le flux, à moins d'un événement troublant. L'image d'un banc sous les bombes est plus angoissante que sous les branches d'un tilleul. Qu'il faille passer sous les bombes pour aimer les tilleuls est une pensée tordue. Qu'il faille des bancs à une société pour devenir une bonne et belle civilisation, c'est probable. Des tabourets assises fauteuils sofas et coussins, des chaises de bureau. Qu'il faille des chaises de bureau à un pays pour devenir une forte et puissante nation est une foutue pensée. Des bancs publics et sur les bancs publics, des gens heureux.

4.

Bien sûr que nous nous embrasserons bécoterons chercherons impavides et avides sous les couches d'habits, que nous passerons nos langues entre nos lèvres douces, bien sûr, bien sûr que nous ne serons pas à partager hagards le fond d'une grasse bouteille ni n'aurons dans nos mains d'autres voix qui grésillent, qui bouchent et qui nous cachent. Bien sûr que nous converserons et que nous pépions comme là-haut les corbeaux, corneilles et hirondelles. Perroquets toucans colibris condors et moineaux, pigeons, aras rouges et bleus et jaunes. Spots urbains, lieux intimes.

5.

Les sociétés de création de mobilier urbain proposent par exemple un panel à quatre entrées qui visent chaque fois à « inscrire l'utilisateur final au cœur de son environnement ». C'est de la magie pure. Toi l'utilisateur tu croises dans ta marche un « ensemble de mobiliers de protection et de mise en valeur du végétal en milieu urbain », autrement dit ces choses qui enserrant les arbres et te rendent dubitatif. La rue, ce contraire du salon que tu habilles de tes goûts versatiles, présente mieux grâce au travail d'acteurs industriels dûment qualifiés, des ouvrages « coordonnés pour accompagner le développement des différents modes de déplacement en ville ». Ces poteaux qui entravent la nature de ton véhicule, ces bornes arrondies, ces cadres vides et droits que tu prends quelquefois en plein dans le bas-ventre, s'appellent de noms de rêves, potelets elliptiques de la famille « Phénix », garde-corps grillagés en résille d'acier, tout droit venus de la sublime « Antarès ». Enfin las de tes jambes aux lourdes formes vaines, tu veux t'asseoir ou t'évader. Corbeilles, fontaines et pose-fesses, avec ou sans dossier, pour ou contre les dormeurs, plutôt plus bas que les trônes des maîtres-nageurs, l'enjeu reste double : confort & propreté. Il en est que veulent prendre soin de toi, paraît-il, dans les espaces publics. Alors te voilà tout friand de ces gammes « oxygène », « atlantique », « univers », affolées de t'offrir de « nouvelles perspectives pour reconquérir les territoires urbains en associant la détente, le sport et les loisirs ». C'est de la magie pure.

6.

Elles osent faire ça, les machines pensantes qui ordonnent les cités, aménager nos champs. Ici tu as quartier libre, ici tu ne peux pas rester, ici tu ranges ton vélo et poses bien gentiment dans le creux ton derrière. Privilégions ce qui résiste aux lames des amoureux, aux bombes des antisociaux, aux vomis des pauvres.

7.

Elles osent faire cela, en plein dans notre histoire, tu tombes à la renverse, il manque un pied.

8.

En si preux et fidèles ennemis de nous-mêmes, nous nous adaptons aux miettes qu'on daigne nous jeter en pâture. Nous arrachons de la joie des terrains sur lesquels nous pouvons dribbler. Nous passons nos cadenas entre les barres solides. Nous avons le marché, nous avons toujours eu le marché dans les interstices vacants de mobilier absent. Nous composons, nous modifions, nous sommes les créateurs présents, les usagers ressuscités. En si doux et malins complices de nous-mêmes, qu'ils osent, qu'ils osent nous germerons encore, entre dessus dedans avec. Tu tricotes pour les trop froides colonnes modernes, tu noues des poèmes d'un feu à son voisin, tu dessines des bonnes gueules sur du papier collant et tu colles, tu inondes, tu sors ta scie et ton camion de planches, ta visseuse et ta batterie, ton mètre ton crayon ton niveau écaillé et vas-y, tu mobilises la ville, nous sommes les forces naissantes, quelle énergie.

9.

La justice est épique. Autant les embrassades un peu frivoles peuvent nous faire pousser la chansonnette, à moins d'une constitution que la musique effraie, autant la douleur de l'entre-jambe se marie encore bien avec le vaudeville, autant tu ne touches pas au mobilier urbain sans tomber sous le coup de la loi. La Loi est fatale. Genre tragique avalisé par la belle et grande patrie, qui vous fait passer pour un vandale à chaque fois que l'idée même, ne serait-ce que l'idée,

vous traversait de vouloir attenter au mobilier urbain, à moins d'une action prévue à cet effet. L'article 322-1 de la section 1 de la loi [n°2002-1138 du 9 septembre 2002 - art. 24 JORF 10 septembre 2002](#) est formel : « la destruction, la dégradation ou la détérioration d'un bien appartenant à autrui est punie de deux ans d'emprisonnement et de 30 000 euro d'amende, sauf s'il n'en est résulté qu'un dommage léger ». La laine autour des poteaux, tu devines, est un dommage léger. Les autocollants sont plus pesants, les bombes, même pas mortelles, insupportables. Les affiches vantant des produits sont normales, il n'en résulte aucun dommage, mais des profits. Mince, le plaisir n'est pas partagé. Le marteau du président fait de bois dur frappe sans se préoccuper du destin du noyer, du frêne ou de l'érable, parfois même du chêne, au silence endurent d'une lutte secrète, nos mains contre les dieux de la ville.

10.

Quand certains débats se révèlent assez intenses dans la salle du procès, il arrive que le marteau casse et qu'il faille le changer. Un hochet d'enfant bleu gît dans le caniveau.

11.

Bien sûr avec la pluie, dehors ne sert à rien. Mais ça sert le dehors.

12.

Tu vois ce gros rond superbe d'arabesques aux couleurs chaudes, ce décor en cinquante façades rugueuses du misérable quartier du Caire, une anamorphose

comme un voile qui découvre les oubliés. Tu admires les cordes des échafaudages, la maintenance, l'appréciation du sens. Comme ça tu saurais au moins ce qu'ils fabriquent de tes impôts. Villes maudites, villes hôpital, école & hôtel, villes pôles, villes parcs & parkings, villes sans boussole.

13.

Le banc est ta boussole. Un banc magnifique et sculpté dans les plus belles essences, une marqueterie impensable, des courbes délicieuses pour les accoudoirs, et des coussins ! Coussins de soie et broderie fine, coussins de lin et couleurs gourmandes, coussins partout sur la place publique, orgie de luxe. Pourquoi tout se passe en interne ? Et dans ces lieux là-bas où grouillent les trottoirs, où grouille l'amoncellement d'objets indescriptibles, pourquoi encore nos soins pour l'intérieur et ces vitrines immondes qu'on laisse aux passants ? Pourquoi le dédain des passants, la haine des mendiants, la condescendance pour ceux qui ne servent à rien, produisent peu, languissent tant, s'amuse seulement à rendre viables ces monceaux d'horreurs ? Bien sûr que nous nous embrasserons. Faut-il partir, s'asseoir ? Si tu peux t'asseoir fi, assieds-toi humblement. Assieds-toi et blague, moque-toi des pressés, joue la cigale aux ailes béton. Et pars s'il le faut. La boussole est ton sac à dos. Tu désertes.

14.

L'histoire dit que dehors est trop sale ou trop propre, que nous ratons nos chances d'aimer cet inconnu, que personne ne souhaite plonger pour trouver du nouveau, vu que c'est passible de peines, vu que c'est plein de chars, de roues, de pointillés sur le parcours, vu que nous en sommes encore à devoir afficher d'indécents images qui prévoient les amendes pour les papiers jetés. L'histoire

dit que nous fuyons les champs de bataille au profit des chambres à coucher, et que la passion vaut mieux que les poussettes à trimballer dans les odeurs de pots. L'histoire privilégie les rideaux pour les alcôves, l'intimité du foyer, les dieux de la maison. Et pendant ce temps, c'est ville blanche. L'histoire privilégie la peur, les mouchoirs aux fenêtres, les zones de non-droit et les calfeutrages, quelle honte. Et pendant ce temps, parfois, des étincelles.

15.

Dans les blancs publics, bêtement, tu voudrais voir sourire ton âme. Tu voudrais sourire à nos petits bouts d'existence. Tu ferais mourir la satire tellement c'est jaune et malheureux. Tu veux des livres sur des bancs et des tables devant, tu veux des fleurs forcément, tu veux détruire les contempteurs de naïveté, tu les étoufferais sous leur chape de plomb, tu pendrais ceux qui font du ciel, tranquillement, laborieusement et avec leur sourire bien à eux, un coin irrespirable. Tu veux des quartiers sans gang et sans agent, sans promoteur ni zélés spécialistes, alors que nous pourrions trouver tant d'autres choses. Pour nourrir la tête et le ventre, abreuver de joie, ô humains de la ville, abreuver de bon sens et de beautés soudaines, marcher et sentir les papillons. S'asseoir, aimer, remercier.

16.

Un lit remplit aussi les espaces extérieurs. Ce sont trois bancs serrés et nos corps qui s'allongent. La tête à la lumière plein jour. La peau sous les étoiles de la nuit. Bien sûr nous préférons rester cachés pour jouir et nous réjouir, vu que c'est passible d'obscénité, et pendant ce temps agonise dehors la débandade. Allez, lâchers de papillons.